

Esprit de la liturgie

Mot d'introduction

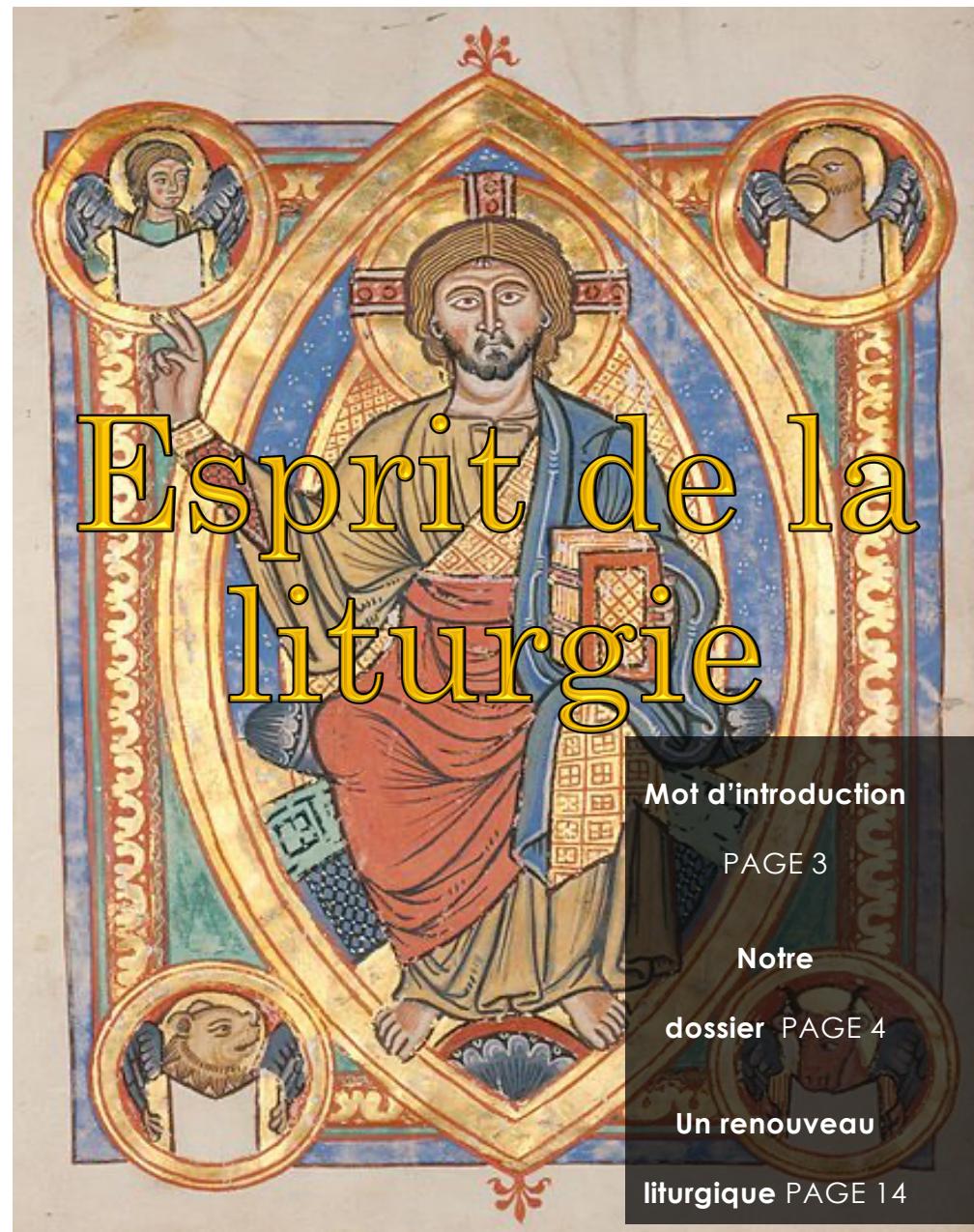
PAGE 3

Notre

dossier PAGE 4

Un renouveau

liturgique PAGE 14



Edition 2020

Notre équipe de rédaction

Rédacteur en chef

Bernard Frossard

Directeur de création

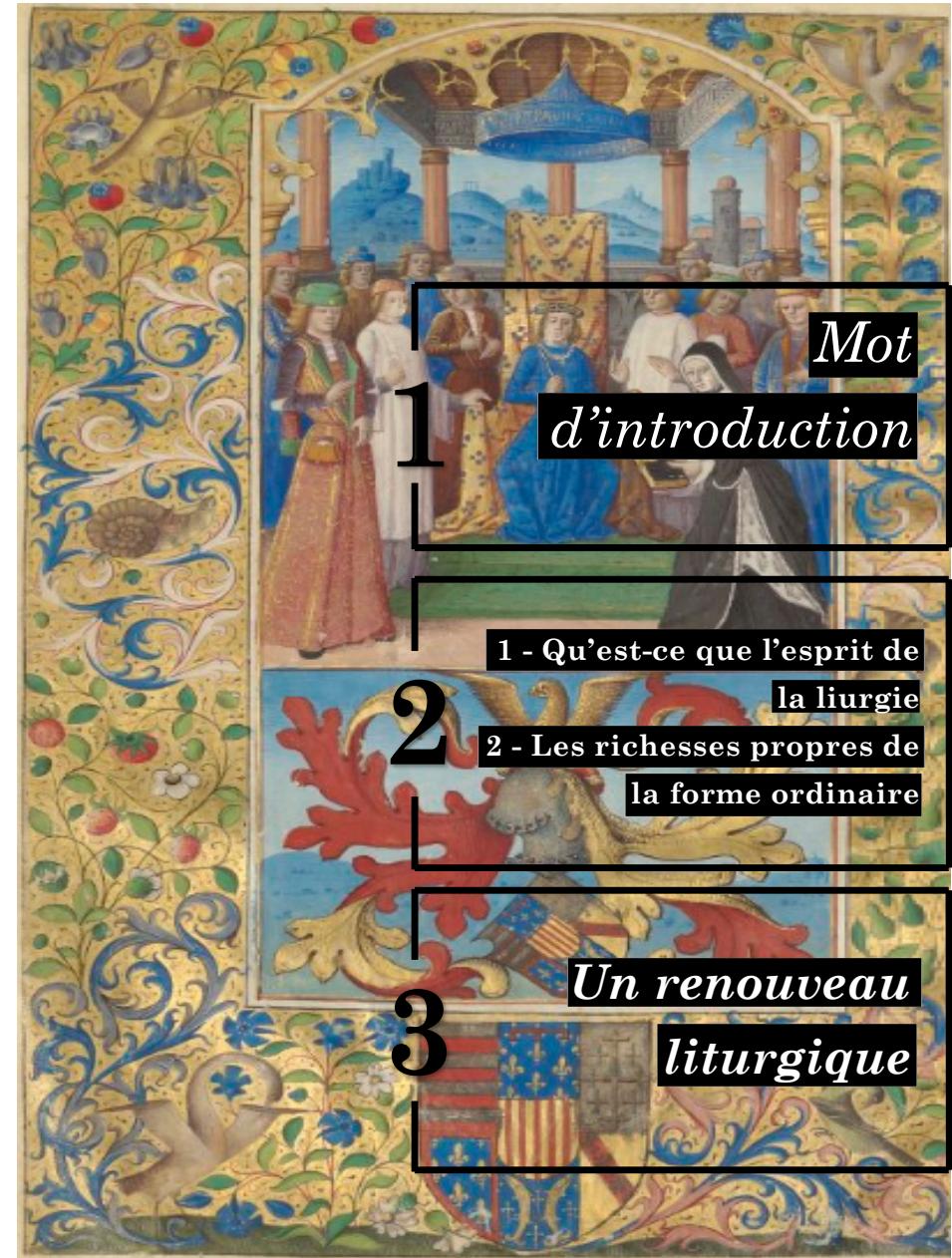
Bernard Frossard

Auteurs et collaborateurs

Georges Alswiller
Jehan-Sosthènes

Photographie

Communauté saint Martin
Stefano Spaziani
Images libres de droit



I Mot d'introduction

Bernard Frossard



A peine sorti, le livre « Esprit de la liturgie » du cardinal Josef Ratzinger fit couler beaucoup d'encre. Il fut accueilli par de nombreuses critiques. En cause, un passage sur la question de l'orientation liturgique. C'est là un piège dans lequel un grand nombre de personnes sont tombées. La question et le propos général de l'œuvre ne parlent a priori pas principalement de la forme de la liturgie mais de comment le fond, l'essence, est exprimé par l'orientation. Il est donc malvenu de se focaliser uniquement sur la question de l'orientation à propos de la messe, mais ce point de tension souligne bien les préjugés ancrés dans la mentalité générale sur le sujet, tout "camp" confondu. Chacun y va de sa conception très souvent fonctionnaliste de la liturgie. Pour certains son but est l'ouverture des mystères, le partage et la communion du peuple de Dieu, pour d'autres c'est l'actualisation de l'unique sacrifice de la Croix, un sacrifice non-sanglant et expiatoire. Je me permets de dire que ces deux visions ne s'opposent pas mais doivent se compléter : la Sainte Messe, c'est le sacrifice du Christ mais c'est aussi la Sainte Cène et c'est en cela que la liturgie exprime tout le mystère chrétien.

La messe n'est pas mystagogique par finalité mais par essence. Chacune de ses parties traduit partiellement le mystère du Christ et de l'Eglise et elle le fait en unifiant dans un même temps, l'Eglise du Ciel et l'Eglise de la Terre ainsi que tout le cosmos qui célèbre Celui qui a sauvé le monde.

Je crois qu'il est temps de revenir à cette vision incarnée de la messe et de la liturgie.

La messe est une célébration, c'est une fête mais qui ne devrait jamais s'apparenter à une fête profane. Elle est fête parce que c'est la victoire du Christ sur la mort que nous célébrons. Cette joie de la Résurrection appelle néanmoins de notre part à adopter une attitude contemplative. La contemplation, c'est la rencontre joyeuse avec le Christ, c'est le moyen d'avancer sur le chemin de l'insondable lumière. A l'image des apôtres qui accueillirent le Christ au milieu d'eux non pas avec des cris de joie mais au contraire par une réaction de stupeur craintive -stupeur vite remplacée mais stupeur tout de même., je pense que nous devrions faire notre cette réaction. Il faut rentrer très sobrement presque craintivement dans cette esprit de contemplation. C'est le Christ seul qui petit à petit, nous amène à la joie. Le Christ est l'instrument de notre joie et nous ne devons pas croire qu'il serait possible de supplanter cela de notre propre initiative. En somme, on ne peut approcher la liturgie, en suivant les pas du Christ, qu'avec douceur, calme et beauté. La liturgie ne peut être une autoroute de l'émotion, elle doit être le bout du chemin où, fatigués, nous venons nous ressourcer à l'unique Source et où notre peine se transforme en joie par l'admiration de ce qui nous entoure. La liturgie se doit donc de toujours être belle non pas selon nos critères -même si la marque des époques fait son œuvre-, mais selon la beauté qui vient de Dieu et dont nous ne sommes que les observateurs. L'observateur n'est pas inactif quand il regarde la nature, bien au contraire, il est sur-actif : tous ses sens, toute son intelligence se concentrent sur ce qui l'entoure en cherchant à saisir la moindre expression de beauté.

Soyons donc des contemplatifs à l'exemple de ces moines qui ont excellé durant des siècles à préférer l'œuvre de Dieu à tout autre chose. Ce rappel de la règle de Saint Benoît devient vital en ce monde qui préfère tout à Dieu, qui change systématiquement et à une vitesse hallucinante par manque d'ancrage. Notre ancrage c'est le Christ et la liturgie, c'est ce temps que nous prenons pour le signifier et rappeler sans cesse que malgré tous les changements, toutes les évolutions et les prouesses de l'Homme, rien n'est comparable, en beauté, en splendeur, en profondeur, à l'œuvre que Dieu a fait pour nous.

Esprit de la liturgie c'est cela : chercher le beau et le vrai partout où ils se trouvent dans la continuité de la Tradition de l'Eglise.

QU'EST-CE QUE L'ESPRIT DE LA LITURGIE ?

Par Georges
Alswiller



Qu'est-ce que l'esprit de la liturgie ?

Georges Alswiller



Le christianisme est d'abord et avant tout la religion de l'Esprit. Dans la tradition chrétienne, l'Esprit n'est pas une réalité abstraite et théorique, condamnée à demeurer dans le domaine idéal d'hypothèses évanescantes, mais au contraire il est une réalité, la Vérité qui s'incarne et se manifeste dans la vie concrète de l'homme. L'homme lui-même, créé en tant que tel à l'image de Dieu qui « est esprit » (Jn, 4, 24), est essentiellement un animal spirituel, dont la vocation est d'adorer le Père «en esprit et en vérité», c'est-à-dire en exerçant son sacerdoce baptismal par la prière du cœur, prière qui, par le ministère sacerdotal de Jésus-Christ, «nous rends participants de la nature divine» (*divinae naturae consortes*, 2 Pe, 1, 4). Ce culte spirituel, qui est la véritable

finalité du christianisme puisqu'il nous réconcilie avec le Père, se traduit et se concrétise nécessairement par un culte corporel et extérieur, dont la dimension corporelle doit être pleinement assumée sans jamais être déconnectée de sa finalité spirituelle : «*Mes frères, je vous en prie au nom du Dieu très bon, consacrez votre corps à Dieu comme une offrande vivante, sainte et agréable : c'est le culte spirituel que vous lui devez*» (Rom., 12, 1-5). C'est donc sur ce fondement des enseignements des Apôtres que s'est développée, tout au long des siècles, l'authentique liturgie chrétienne. Avant d'être un ensemble d'éléments matériels, de rites, de symboles et de gestes, la liturgie, son âme, son identité profonde, est d'être animée de l'intérieur par une

certaine pensée, un « esprit », c'est-à-dire une « impulsion » spirituelle mystérieuse, qui, insufflée par le Christ aux Apôtres puis transmise de génération en génération par le biais de la Tradition apostolique, se manifeste à son plus haut degré de densité dans la sainte Liturgie, au cours de laquelle sont célébrés devant la face de Dieu les mystères divins. De même qu'il y a une « saine doctrine », une « foi juste », il existe une « orthodoxie liturgique », une « vraie liturgie », une liturgie authentique, qui exprime dans toute sa justesse et sa plénitude la profondeur de la foi chrétienne. Certes, cette liturgie authentique se manifeste à travers une grande diversité de « familles liturgiques », ou de « traditions » appartenant à des aires culturelles différentes (liturgie romaine, byzantine, copte, éthiopienne, etc.), qui toutes jouissent d'une pleine et entière légitimité ; toutefois, s'il peut y avoir diverses manifestations culturelles, il n'y a derrière cette diversité légitime qu'une seule Tradition, qu'un seul « esprit » : c'est l'esprit de la Liturgie

Comment définir cet esprit de la liturgie ? Quelles en sont les caractéristiques essentielles ?

Pour répondre à ces questions, il est nécessaire de partir de la foi catholique telle que l'Eglise la proclame dans son Credo. La foi suppose avant tout la reconnaissance du primat absolu de Dieu Créateur sur toute réalité : « Je crois en Dieu le Père tout puissant, Créateur du ciel et de la terre, de l'univers visible et invisible...» Toute approche de la liturgie doit donc choisir comme point de départ la suprématie divine et reconnaître que «tout vient de Lui» et que «tout est pour Lui».

Si la Création est une manifestation de la puissance de Dieu, alors nécessairement cet ordre cosmique –changeant en apparence, mais en réalité immuable dans les lois qui le régissent– doit nécessairement jouer un rôle dans le culte public que le Corps mystique rend au Père. L'alternance du jour et de la nuit, le rythme des saisons, la course des astres dans l'univers, le surgissement du soleil à l'Est au petit matin et son extinction à l'Ouest au crépuscule doivent nécessairement être intégrés à la louange liturgique. Les offices célébrés dans les ténèbres de la nuit à la lueur des cierges, comme la Vigile pascale ou les messes Rorate durant l'Avent, ou bien la pratique de l'orientation commune des ministres et des fidèles vers l'Orient d'où jaillit la lumière matinale (orientation que saint Jean Damascène affirme être une tradition reçue des Apôtres), sont de bons exemples de cette intégration des rythmes du cosmos dans le culte liturgique. L'univers visible est signe, symbole et préfiguration de l'univers invisible, avec qui il partage la même origine divine. La dimension cosmique de la liturgie est donc avant tout un culte rendu au Père Créateur de toutes choses, mais également à son Verbe.

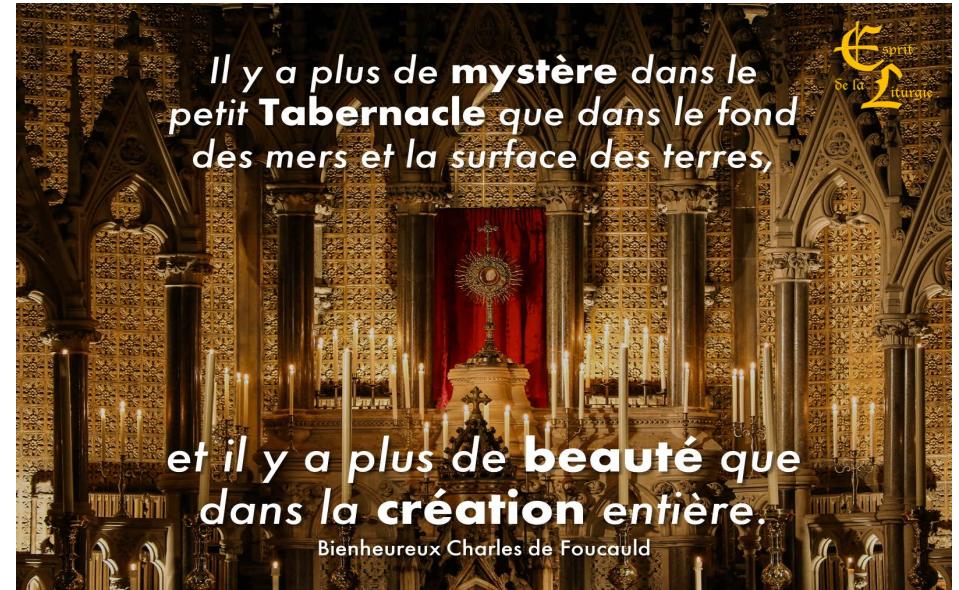
A cette dimension cosmique doit nécessairement s'unir la dimension rituelle proprement chrétienne, qui nous vient de la Révélation opérée par le Christ et parvenue jusqu'à nous par l'intermédiaire de la sainte Tradition. Ainsi, l'ensemble des rites sacrés, les ornements, le chant, l'encens, la lumière des cierges, la paramentique, les gestes et les prières, la proclamation solennelle de la Parole divine contenue dans la sainte Ecriture, les mouvements hiératiques opérés par les ministres dans le sanctuaire, bref, tout ce qui

constitue la part rituelle de la liturgie forme un ensemble qui est tout entier une manifestation du mystère du Verbe. A la contemplation de l'univers créé lors de la première création –le cosmos-s'ajoute la contemplation de l'univers invisible, que le Fils nous a révélé et nous a fait connaître lors de cette seconde création qu'est le mystère de sa mort et de sa Résurrection. Cet univers invisible –les réalités célestes, la Jérusalem d'En-haut-est signifié, symbolisé, et préfiguré par le déploiement de toute la ritualité liturgique. Lorsque qu'est célébrée la sainte liturgie, le Ciel s'ouvre pour ne plus faire qu'un avec la terre, et nous dévoiler par anticipation cette patrie céleste à laquelle nous sommes appelés, et «à laquelle nous tendons comme des voyageurs» (*Sacrosanctum Concilium*, I, 8). Dès lors, l'intégration des rythmes du Cosmos dans le culte par l'orientation de la célébration en direction du soleil levant n'est plus seulement un hommage rendu au Père Créateur de toutes choses, mais elle devient également la manifestation rituelle de l'attente de la Parousie, par laquelle l'Eglise vit dans l'espérance du retour du Christ ressuscité dans la gloire à la fin des temps, «pour juger les vivants et les morts», et instaurer la plénitude de son règne d'Amour qui n'aura pas de fin.

La liturgie est la plus haute manifestation de la Tradition

Cette Tradition –patrimoine et trésor de toute l'Eglise- dont la liturgie chrétienne est la manifestation la plus élevée, doit, pour être pleinement agissante et permettre à la Parole de Dieu d'irriguer toute l'Eglise, être reçue avec humilité et transmise avec fidélité.

Il faut être fermement convaincu qu'il n'y a pas de liturgie authentique en dehors de la Tradition reçue des Apôtres et développée organiquement depuis plus de vingt siècles. C'est par le renoncement à leur volonté propre, à leurs choix subjectifs, à leurs « goûts » personnels et aux modes passagères que fidèles et ministres, en se conformant strictement aux normes liturgiques et en mettant fidèlement en œuvre les rites sacrés reçus de la Tradition, mettront le Dieu vivant à la première place, c'est à dire au cœur des célébrations. La sainte Liturgie se reçoit, se cultive et se transmet, elle ne « s'invente » pas, ne se « construit » pas davantage, sans quoi elle se transforme en une idolâtrie où l'homme se célèbre lui-même, comparable à la danse des Hébreux autour du veau d'or relatée dans le livre de l'Exode.



Respect du sacré et liturgie céleste

Il nous faut ici insister sur l'importance fondamentale du respect du sacré qui doit caractériser toute liturgie authentiquement chrétienne. La sainte Liturgie est l'*Opus Dei*, l'œuvre de Dieu, elle est dans son essence profonde une réalité divine –non une fabrication humaine, quoique les éléments matériels qui la composent ont une origine humaine bien identifiable dans l'Histoire- et une participation à la liturgie du Ciel. Ainsi, on ne chante pas « à la Messe », mais on chante la Messe, c'est-à-dire que nous unissons nos voix à celle des anges qui chantent dans la Cité céleste la louange du Dieu vivant. Cela suppose nécessairement que soient interprétées au cours des célébrations les mélodies sacrées – grégoriennes, pour ce qui est de la liturgie romaine- héritées de la Tradition,

les cantiques en vernaculaire n'étant qu'un pis aller et une tolérance, qui ne peuvent en aucun cas remplacer le chant sacré traditionnel (grégorien d'abord, polyphonie sacrée ensuite). De même, les ornements et les vêtements liturgiques doivent exprimer à la fois la splendeur et la noble simplicité, simplicité qui ne se confond certainement pas avec le misérabilisme paroissial actuel. L'ornementation doit revêtir une dimension de préférence symbolique et non purement décorative et mondaine, le symbolisme sacré étant ce qui permet d'exprimer intuitivement le mystère, et de nous « connecter », par le biais de sa puissance signifiante, aux réalités invisibles, c'est-à-dire à ce sanctuaire divin *« qui n'a pas été fait de main d'homme, et qui n'a pas été formé à la manière de ce monde»* (He, 9, 11-15).

Liturgie et mystère

Il est également nécessaire d'insister sur le lien entre liturgie et mystère. Une célébration authentiquement liturgique ne doit pas tout montrer et tout dévoiler du premier coup. La dimension mystérieuse de la sainte liturgie n'est que le reflet du mystère de l'existence humaine, du mystère de la vie, de l'existence du monde, du mystère du bien et du mal. L'homme est mystère. Accepter l'humilité devant le mystère, c'est reconnaître la faiblesse de nos sens et de nos perceptions, c'est accepter le fait que nous ne pouvons prétendre « avoir fait le tour » de la question du sens de la destinée humaine, accepter notre impuissance radicale à exercer un quelconque

pouvoir sur le Dieu vivant. Dieu est mystère, et s'il se dévoile à nous, c'est à travers et par la médiation du mystère de son Incarnation dont les sacrements et le symbolisme liturgique sont le prolongement concret et visible.



Le symbole, trait d'union entre le monde visible et l'univers invisible

C'est en effet bien comme une « manifestation divine » qu'il faut comprendre le mystère de la sainte liturgie. Dans son ouvrage intitulé *Le sens du surnaturel*, Jean Hani rappelle que « *dans le christianisme, tout ce qui relève de son essence doit être référé à la Trinité* », tandis que « *tout ce qui relève de son existence doit être référé à l'Incarnation* ». L'essence, en effet, c'est Dieu en son mystère ineffable et inaccessible, tel qu'il se présente aux Hébreux dès l'Ancienne Alliance : « *Je suis celui qui EST* » (Ex, 3, 14). C'est le mystère même de l'Etre dans sa permanence et sa majesté indicible, ineffable communion d'Amour entre les Trois personnes divines. Mais pour que l'essence divine soit communiquée aux hommes, il fallait qu'elle se manifestât, et donc qu'elle passe de l'essence à l'existence. Le terme « existence » vient du latin « *existere* », qui signifie « sortir de », « se manifester », « se montrer ». C'est précisément le sens du mystère de l'Incarnation du Verbe, par laquelle Celui que l'univers ne peut contenir « sort » de son Essence ineffable pour se manifester aux hommes. Ce mystère de l'essence et de l'existence divine est admirablement exprimé dans la Divine Liturgie de Saint Jean Chrysostome par l'usage rituel du trikirion (chandelier à trois cierges) et du dikirion (chandelier à deux cierges), objets avec lesquels l'évêque bénit à plusieurs reprises les fidèles. Trois, et deux : le mystère de la Trinité ineffable, et le mystère de la double nature divine et humaine du Christ, c'est-à-dire le mystère de l'Incarnation, manifestation du Verbe : l'Essence, et l'Existence.

A travers cet exemple concret, il est possible de mieux comprendre l'impérieuse nécessité de respecter dans toute sa justesse et sa richesse le symbolisme sacré tel qu'il nous est légué par la Tradition : à travers lui, c'est le mystère même de Dieu qui est comme intuitivement communiqué aux fidèles, quand bien même tous n'en saisissent pas forcément tous les détails et toute la profondeur. On comprend mieux, dès lors, pourquoi certains affirment que le christianisme est « la religion de la sortie de la religion », c'est-à-dire la religion qui a permis le développement de l'agnosticisme contemporain. Il faudrait corriger cette assertion : ce n'est pas le vrai christianisme, le christianisme traditionnel tel qu'il se manifeste à travers l'Eglise catholique et les Eglises orthodoxes qui conduit à l'athéisme, mais plutôt les formes de christianisme – à commencer par le protestantisme- qui ont totalement évacué toute forme de liturgie comprise comme système complexe de symboles exprimant intuitivement le mystère. En effet, si Dieu se manifeste essentiellement à travers son Incarnation dont la sainte liturgie est le prolongement et l'actualisation, passant ainsi de l'essence à l'existence, on comprend aisément qu'une forme de religiosité refusant une telle liturgie et réduisant la religion à un froid cérébralisme faisant l'impasse sur le mystère, conduise inévitablement, à terme, à l'apparition d'une société niant l'existence de Dieu.

Normes et rubriques : la lettre et l'esprit

Il faut enfin, pour conclure, évoquer l'épineuse question des normes liturgiques et de leur relation à l'esprit de la liturgie. Il faut, dans ce domaine, éviter deux écueils opposés : d'un côté, ce que Martin Mosebach appelle « l'hérésie de l'informe », hérésie qui triomphe dans nos diocèses et nos paroisses depuis la réforme liturgique, et qui consiste à refuser que la liturgie revête des formes bien précises et héritées de la Tradition, c'est-à-dire issues d'un développement organique du rite. A travers le mystère de l'Incarnation, nous comprenons pourtant qu'il est vain d'opposer le fond et la forme, comme il est courant de l'entendre aujourd'hui. Beaucoup en effet disent : « l'important est le fond, la forme est accessoire ». Cette affirmation serait vraie si l'homme n'était qu'un « cerveau sur pattes » ou un « esprit sur pattes », mais ce n'est pas le cas. L'homme est un être incarné, doté certes d'une capacité rationnelle mais aussi de sens charnels qui influent profondément sur son psychisme et contribuent fortement à orienter sa pensée même. Refuser cette dimension « incarnée » pourtant consubstantielle à la nature humaine, comme l'a fait le protestantisme dans un premier temps, puis, dans le monde catholique par la suite, un certain progressisme pastoral et liturgique, c'est courir droit à la catastrophe. En effet, la forme exprime le fond qui se manifeste à travers elle ; sans la forme, le fond reste à l'état de vérité inaccessible ou d'abstraction incompréhensible. La liturgie ne peut donc pas être célébrée « n'importe comment », mais elle doit revêtir des formes bien précises léguées par la Tradition et précisées par les normes officielles en vigueur.

L'autre écueil à éviter est celui du rubricisme. Cet écueil, qui a triomphé dans l'Eglise à la suite du Concile de Trente et qui explique

largement, par réaction, le triomphe récent de « l'hérésie de l'informe », repose sur une erreur profonde, à savoir la confusion entre la Tradition et la rubrique. Toute Tradition véritable, en effet, est une tradition vivante et orale, dans le sens où c'est par une immersion dès la plus tendre enfance dans le « bain » liturgique que le fidèle se familiarise avec cet « ethos » liturgique traditionnel qui lui permet, par la suite, de participer fructueusement aux célébrations. La norme, la rubrique, n'est jamais qu'une précision, un memento, un « pense-bête » comme on dirait aujourd'hui, bref, une règle écrite qui est postérieure à la Tradition – qui elle est un esprit, une réalité vivante- et qui ne se confond pas avec elle. De même, un missel n'est jamais qu'une compilation de normes et une description des rites, il n'est certainement pas la liturgie elle-même dans sa vivante plénitude. C'est pourquoi il est absurde d'absolutiser tel ou tel missel, telle ou telle rubrique ou norme. Certes, le respect des normes est impératif pour éviter à la liturgie d'être démantelée par le subjectivisme et d'apparaître comme le rite de tel prêtre ou de telle communauté paroissiale, au lieu d'apparaître comme le rite objectif de l'Eglise toute entière. Mais ce respect des normes, pour être fécond, doit être vécu comme une « immersion » dans cet esprit de la liturgie dont nous avons tenté de cerner les contours et les caractéristiques essentielles dans cet article. Dans une certaine mesure, nous pouvons même dire que cet esprit de la liturgie est bien l'un des objectifs de l'œuvre rédemptrice opérée par le Christ.

La religion hébraïque sous l'Ancien Testament, en effet, était une religion toute faite d'observances et de pratiques rituelles très précises et très codifiées. La prière, les ablutions, les jeûnes, les sacrifices offerts au Temple étaient régis par des règles très strictes dont la transgression était considérée comme un sacrilège et une profanation.

Ce ritualisme qui aujourd'hui peut nous paraître étroit, avait son sens : voulu à l'origine par Dieu, il avait pour fonction de servir de « pédagogie » au peuple hébreu de manière à ce que les termes de sanctuaire, de sacrifice, d'oblation sainte, d'agneau sans tâche, prennent « sens » dans l'esprit des Israélites, préparant ainsi leurs esprits à une alliance nouvelle, dont tous ces éléments matériels n'étaient que la préfiguration. Alors que la ritualité juive vétérotentamentaire avait peu à peu dégénéré en une forme de légalisme purement extérieur et formel, la Révélation apportée par le Christ restaure le rite dans sa vocation originelle, qui est d'être au service de la vie intérieure de l'homme : « *Ne savez-vous pas que vous êtes un sanctuaire de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? Si quelqu'un détruit le sanctuaire de Dieu, cet homme, Dieu le détruira, car le sanctuaire de Dieu est saint, et ce sanctuaire, c'est vous.* » (Cor. 3, 16)

Conclusion : l'esprit de la liturgie, c'est l'esprit du Christ

Dans une certaine mesure, on peut dire également que cette Révélation chrétienne ne fut, en réalité, qu'une immense « réforme » et une universalisation de l'ancienne religion hébraïque attachée au seul vrai Dieu. Une « réforme », dans le sens où le Christ est venu rappeler ce que la spiritualité vétérotentamentaire enseignait déjà : « *le sacrifice qui plaît à Dieu, c'est un esprit brisé* » (Ps. 50) : la voie qui conduit à Dieu est, non pas le rite en lui-même, conçu comme quelque chose de purement extérieur, formel, et comme détaché de sa finalité propre, mais le rite comme créant les conditions de la prière vraie, de la prière du cœur, « *en esprit et en vérité* ». Dans la foi chrétienne, la fidélité à la Tradition est d'abord une fidélité à l'Esprit, car la Tradition est avant tout une réalité

spirituelle qui ensuite s'incarne en un ensemble de normes, de textes, de rites, etc. C'est pourquoi Saint Paul enseigne que « *la lettre tue, mais l'esprit donne la vie* » (2 Cor. 3,6). Une lettre qui n'est pas éclairée par la lumière de l'esprit est une lettre morte, un texte obscur dont on ne comprend plus le sens profond. C'est pour cela que la Sainte Ecriture doit être lue à la lumière de la Tradition (qui a une nature spirituelle) pour être comprise dans la plénitude de son sens véritable. Il en va de même pour toute norme liturgique. Une norme lue en-dehors du véritable esprit de la liturgie n'a plus aucun sens, et par conséquent ne peut qu'aboutir à une liturgie soit sèche et mécanique, soit boîteuse et fade.

La liturgie est à l'image du Christ : elle a une double nature, humaine et divine. L'esprit de la liturgie n'est rien d'autre que l'esprit du Christ, parvenu jusqu'à nous par la sainte Tradition. A travers la Liturgie et par sa participation plénière et effective, le fidèle exerce son sacerdoce spirituel par l'immersion dans le mystère du Fils, et parvient ainsi à la communion avec le Père créateur de toutes choses, réalisant ainsi les promesses divines.

« Elle vient, l'heure, – et c'est maintenant – où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et vérité : tels sont les adorateurs que recherche le Père. » (Jean, 4, 23)



2

Par Jehan-Sosthènes

De nos jours, la tendance identifiée sous le nom de « nouveau mouvement liturgique » ou « réforme de la réforme » semble s'étendre de plus en plus. Le vieux progressisme clérical n'a pas encore disparu de nos contrées, très loin de là, mais il perd du terrain. Jadis, il était inconvenant de célébrer la liturgie rénovée avec soin, encore moins avec faste, l'ad orientem n'étant pas même évoqué (sinon pour dire qu'avant c'était scandaleux parce que le prêtre « nous tournait le dos »), et la beauté liturgique une chose enterrée, définitivement semblait-il ; quant au chant grégorien, et à la liturgie en langue latine, ils semblaient s'être définitivement exilés dans quelques abbayes bénédictines, Solesmes étant la plus réputée de celles-ci. Ces temps-là, pour paraphraser Churchill, ne touchent pas à leur fin, ni même au commencement de leur fin, mais, à la fin, peut-être, de leur commencement. Le fait qu'un cardinal ait pu évoquer ouvertement l'orientation commune du prêtre et des fidèles en est la preuve, inimaginable il y a seulement dix ou vingt ans.

De tout cela, il convient certes de se réjouir. Mais on remarquera aussi ce phénomène assez regrettable : les partisans de la réforme semblent se tourner exclusivement vers la réintroduction d'usages tirés de la forme extraordinaire du rit romain. Il est certes très bon de s'inspirer de celle-ci pour « enrichir » la forme ordinaire et la replacer dans une ambiance et un ars celebrandi traditionnels.

Cependant, il est triste de constater qu'à côté de ces richesses du passé que l'on réintroduit (ou que l'on redécouvre), d'autres sont laissées de côté (ou mal effectuées), celles-là même que la forme ordinaire du rit romain avait restaurées.

Exposer brièvement quelques unes de ces richesses et leur intérêt ; présenter une manière à la fois neuve et traditionnelle de les intégrer dans la liturgie ; apporter sa modeste contribution au mouvement liturgique dont il était question plus haut ; telle est la visée de cet article. En cela, notre but est quelque peu différent de celui de l'abbé Peter M.J. Stravinskas, qui consistait à exposer les points sur lesquels la forme ordinaire pouvait enrichir la forme extraordinaire. Pour nous, il s'agira de montrer comment on peut concrètement mettre en œuvre ces « nouveaux rites » en les intégrant à une approche traditionnelle de la liturgie romaine, nonobstant les éventuelles réserves que l'on pourrait avoir quant à la nécessité de les introduire.

• **Les psaumes d'entrée, d'offertoire et de communion**

L'introit est le plus souvent réduit (quand on le chante encore!) au chant de l'antienne, éventuellement accompagnée d'un verset psalmique quand on en trouve le temps. Le *Gloria Patri*, tombe le plus souvent à l'eau, même s'il est conservé en certains endroits (alors qu'il est obligatoire dans la forme extraordinaire, sauf pendant certains temps déterminés). Un phénomène semblable se produit lors du chant des antennes d'offertoire et de communion.

C'est bien dommage, car la liturgie romaine permet de chanter plusieurs versets du psaume qui accompagne l'antienne, voire un psaume tout entier. Cela contribue à rendre à ces antennes la fonction qu'elles avaient jadis : celle d'accompagner une procession.

N'hésitons donc pas à chanter plusieurs versets à chaque fois que nous aurons affaire à ces antennes : on peut même reprendre l'antienne entre chaque verset si on en a le temps, ce qui est une excellente manière de mémoriser ces antennes, essentielles à la liturgie romaine.

Évidemment, si l'introit est précédé par un chant religieux populaire (ce qui est parfois souhaitable pour mieux le faire passer), il vaut mieux s'en tenir au schéma « classique » (antienne, verset, *Gloria Patri*, reprise de l'antienne). Mais sinon, une telle manière de faire peut rendre à cette procession une ampleur et une magnificence dont elle est trop souvent dépourvue, à la fois somptueuse et si conforme à cette noble simplicité qui caractérise la liturgie romaine. Il en va de même pour les antennes

d'offertoire et de communion, auxquelles sont associées des versets psalmiques dont nous ne pouvons qu'encourager le chant.

• **Le psaume responsorial et le *Graduale Simplex***

Cette mention pourra faire sursauter les plus traditionalistes de nos lecteurs, qui pourront se demander où se trouve l'intérêt de faire chanter ce psaume, dès lors que l'on dispose d'admirables graduels. Que l'on se rassure, l'auteur de ces lignes aime les graduels autant que ses lecteurs. Il tient seulement à leur faire remarquer qu'il s'agit probablement des pièces les plus ornées de la liturgie romaine, et conséquemment hors de portée de bien des scholae cantorum. Doit-on alors se résigner à cette éruption boiteuse, qualifiée on ne sait trop comment de psalmodie, qui s'est substituée au graduel ? Non point. Le *Graduale Simplex* prévoit les partitions d'antennes d'ouverture, d'offertoire et de communion simplifiées... ainsi que celles des différents psaumes responsoriaux. Composés dans un style très sobre (qui ne nuit pas à leur beauté), ils peuvent ainsi être chantés par n'importe quelle chorale, l'assemblée pouvant reprendre le chant de l'antienne. Il s'agit d'une manière très simple de réintroduire le grégorien dans la liturgie paroissiale, tout en honorant la participation de l'assemblée. Enfin, la simplicité des mélodies de ces psaumes et des chants du *Graduale Simplex* en général permet éventuellement de les adapter à la langue française.

Ho-sánnna in excél-sis. Bene-dictus qui venit in nó-mi-ne Dómi-ni. Ho-sánnna in excél-sis.

37

ed. Vat. XVIII

Agnus De- i, * qui tollis peccá-ta mundi: mi-se-ré-re no-bis. Agnus De- i, * qui tollis peccá-ta mundi: mi-se-ré-re no-bis. Agnus De- i, * qui tollis peccá-ta mundi: dona nobis pa-cem.

II

38

ed. Vat. XVIII

Ký- ri- e, e-lé- i-son. ij. Christe, e- lé- i-son. ij. Ký- ri- e, e-lé- i-son. Ký- ri- e, e- lé- i-son.

La prière des fidèles (ou prière universelle)

La constitution sur la sainte liturgie a explicitement demandé le rétablissement de l'antique litanie d'intercessions qui clôturait jadis ce que l'on appelle aujourd'hui la « liturgie de la Parole » et qui reste encore aujourd'hui inconnue du missel de 1962.

Malheureusement, elle est réduite à peu de choses. On passera charitablement sur la manière puérile dont ce rite est mis en œuvre dans la plupart des paroisses ; mais même dans les meilleurs endroits, on n'a guère droit qu'à une succession de prières composées *ad hoc*, dites (non chantées) par un diacre (dans le meilleur des cas) à laquelle l'assemblée répond par de fades refrains ; récemment, l'habitude s'est prise en certains endroits d'adresser ce refrain à la Sainte Vierge (« O Marie, prend nos prières... »), ce qui est une absurdité liturgique, dans la mesure où cette prière s'adresse à Dieu. C'est pourquoi cette prière est souvent le parent pauvre de la plupart des célébrations RDLR (Réforme De La Réforme), quand elle n'en est pas tout simplement éjectée.

Pour rendre à cette prière la beauté qu'elle réclame, il convient :

de la composer d'après les modèles traditionnels, ou d'adopter carrément ces derniers (à moins que l'on ne préfère les sobres formules du missel romain) ;

de faire chanter les intercessions par un diacre, puisque c'est là sa fonction ;

d'utiliser toujours des répons traditionnel (*Kyrie, eleison* ou *Te rogamus, audi nos* par exemple) à la place des « Entend nos prières, entend nos voix ».

On rappellera par ailleurs que les tons pour chanter les intercessions et les répons se trouvent au *Graduale Simplex* dont nous parlions plus haut, ainsi qu'au *Graduale Romanum*

Enfin, on se souviendra aussi que les conseils donnés ici s'appliquent aussi bien aux intercessions de la Messe qu'à celles de l'Office divin, à Laudes et Vêpres.

La procession d'offertoire

Ce rite très ancien (dont l'origine antique est attestée par le fameux témoignage de saint Justin Martyr) s'est progressivement complexifié... pour finalement disparaître. Des usages locaux en ont cependant gardé une trace (l'on pense notamment au rit dominicain, où le Calice est solennellement porté à l'autel par le sous-diacre, durant le chant du *Gloria in excelsis Deo*). À noter que contrairement à différents rites (gallican, byzantin, etc), le rit romain prépare les saints dons (*Preparatio donorum*) après la liturgie de la Parole (*Liturgia Verbi*), tandis que les rites susmentionnés procèdent à ce que nous appellerions l'offertoire avant la Messe proprement dite.

Si la restauration de ce rite n'est pas explicitement demandé par la constitution conciliaire sur la sainte liturgie, le pape Paul VI a néanmoins jugé bon de le rétablir. Il est regrettable qu'il soit si souvent absent (quoiqu'on peut trop facilement en imaginer les abus possibles...), car il est tout à fait intéressant : par cet usage, les fidèles symbolisent l'offrande qu'ils font de leurs propres biens et finalement d'eux-mêmes ; d'où la mention de « l'œuvre de la main de l'homme » (*operis manuum hominum*) dans les nouvelles prières d'offertoire, qui prennent ainsi leur sens grâce à cette procession.

Le mettre en œuvre n'est pas très difficile. On se référera avec profit aux informations données par l'excellent *Cérémonial de la Sainte Messe à l'usage des paroisses*, qui donne de précieux conseils pour l'exécution de ce rite (et de bien d'autres encore). On se contentera de rappeler quelques détails :

La procession doit partir du fond de l'église, pour aboutir au chœur (sans entrer dedans).

Elle doit être exécutée de préférence par des servants en tenue de service (soutane avec surplis ou aube avec amict et cordon), qui s'abstiendront de tout effet théâtral : dès l'instant où les dons sont apportés, ils ne sont plus une nourriture ordinaire.

Ils ne doivent pas porter les vases sacrés (dont la manipulation doit être réservée autant que faire se peut aux ministres ordonnés), mais seulement les dons qui

seront offerts (le pain et le vin), transportés dans des récipients adaptés (des ciboires par exemple).

À l'arrivée devant le chœur, il convient que le diacre (ou d'autres servants) reçoive les dons, avant de les aller présenter au prêtre pour qu'il les offre.

Éventuellement, rien n'empêche que l'on apporte par la même occasion du pain levé, qui pourra être bénit à l'issue de la Messe (une charmante tradition médiévale, dont l'usage s'est maintenu en Russie) ; cela suppose évidemment que tout risque de confusion entre ces aliments et les « précieux dons offerts en sacrifice » (comme le dit la liturgie byzantine) soit écarté, sinon, il est préférable de ne pas introduire cet usage.

Le baiser de paix (osculum pacis)

La forme extraordinaire en réservait l'usage au seul clergé. La réforme liturgique voulut l'étendre à toute l'assemblée, ce qui était louable. Dans la pratique, c'est l'occasion d'une effusion sentimentale, longue et mondaine, qui ne convient nullement à cet instant sacré où l'*Agnus Dei* est rompu pour être donné en nourriture aux fidèles.

Le mieux serait de faire dériver la paix du Seigneur depuis le clergé jusqu'à l'assemblée, par l'accolade. Mais cette disposition est rarement réalisable. Deux solutions pourraient alors être envisagées:

D'une part, on pourrait user d'un instrument de paix, que le diacre présentait à baiser au prêtre, puis à toute l'assemblée (comme le faisaient certains rites médiévaux).

D'autre part, on pourrait substituer à la poignée de main l'accolade traditionnelle, à transmettre exclusivement à ses voisins pour ne pas donner à ce rite une importance démesurée.

Rappelons pour terminer, que quelque soit la manière dont la paix se transmet au peuple, l'ancienne manière de transmettre la paix dans le chœur, pour le clergé, garde tout son sens et reste normative, puisqu'elle n'a pas été abrogée.

La communion sous les deux espèces

La réforme liturgique a rétabli la possibilité de la communion sous les deux espèces, absente de l'ancien missel romain. Il faut s'en réjouir car même si la totalité des fruits de la Sainte Eucharistie peut être reçue par la communion sous une seule espèce, « elle réalise mieux sa forme de signe » sous les deux espèces. Encore faut-il bien mettre en œuvre cette réforme.

Le plus simple serait de distribuer une telle communion par intinction : le prêtre prend une hostie dans le ciboire (tenu par un diacre ou, à défaut, un acolyte), la trempe dans le Précieux Sang contenu dans le calice et la présente au communiant, en disant *Corpus et Sanguis Christi* (*le Corps et le Sang du Christ*), à quoi le communiant répond *Amen*. Le prêtre dépose alors l'hostie sur sa langue. Idéalement, le même acolyte (ou un autre) tient durant ce temps un plateau de communion sous le menton du communiant.

Cette pratique présente aussi un avantage : elle permet de restreindre la communion dans les mains qui, si antique qu'elle puisse apparaître, pose plus de problèmes qu'elles n'en résout.



La concélébration

On pourra trouver étonnante cette mention ; la concélébration n'est-elle pas très souvent mise en avant dans nos églises (certains disent même : trop souvent) ? C'est exact ; mais dans quel état ! Combien de Messes furent remplies de concélébrants habilement revêtus d'aubes douteuses et d'étoles ballantes, sans aucune autre tenue (dans les deux sens de ce terme) ?

C'est l'occasion de revenir sur le sens de la concélébration : l'unité du sacerdoce, dans le *Summus Sacerdos* qu'est le Christ. C'est pourquoi, dans la tradition occidentale du moins, la concélébration ne se conçoit guère qu'autour de l'évêque, comme l'a très bien montré l'abbé de Servigny dans son petit ouvrage intitulé *Orate Fratres*. Le dernier concile œcuménique a voulu remettre à l'honneur cette manière de célébrer la Messe ; et si trop souvent, elle ne sert qu'à expédier rapidement la célébration quotidienne des saints Mystères, il est possible d'intégrer la concélébration de manière harmonieuse et traditionnelle.

Cela suppose certaines contraintes. D'abord, réserver la concélébration pour les occasions exceptionnelles (il ne faut pas abuser des bonnes choses...) ; ensuite, il convient d'exiger des concélébrants le port de tous les vêtements liturgiques requis, sans exception. Il convient encore de ne pas en admettre trop, afin d'assurer à tous une proximité immédiate à l'autel (ce qui revient à n'avoir pas plus d'une douzaine de concélébrants). Il convient de réserver la concélébration aux occasions les plus importantes, et autour de l'évêque dans la mesure du possible. Enfin, il convient que tous sachent chanter (en latin ou en langue vernaculaire) les parties du Canon qui leur incombent.



Voilà pour ce bref exposé. On pourrait dire encore bien des choses ; on pourrait par exemple souhaiter que les suggestions de cet article soient ratifiées par l'autorité supérieure ; en attendant, la balle est dans notre camp. À nous de travailler à mettre en place ces « options » liturgiques, afin de montrer à tous que la réforme de la réforme, si elle doit avoir lieu, ne se fera pas sans reconnaître les mérites de certains des rites restaurés (ou institués) par la réforme liturgique qui a suivi le concile Vatican II.

3 | Un renouveau liturgique

Georges Alswiller

Dans ses Mémoires publiées en 1997, le cardinal Ratzinger écrivait: «Nous avons besoin d'un nouveau mouvement liturgique, qui donne le jour au véritable héritage du concile Vatican II. C'est afin de répondre à cet appel qu'une vingtaine de personnalités catholiques (supérieurs de monastères, prêtres, évêques, journalistes, intellectuels catholiques) soucieux de donner l'impulsion à un renouveau d'intérêt pour la question liturgique, se réunirent à l'occasion d'un colloque qui s'est tenu en juillet 2001 à l'abbaye Notre-Dame de Fontgombault (Indre), sous la présidence du cardinal Ratzinger lui-même. Les différentes conférences prononcées à l'occasion de ce colloque ont été réunies en un ouvrage intitulé «Autour de la question liturgique», publié en novembre de la même année. La préface, rédigée par le T.R.P. dom Hervé Courau, abbé de l'abbaye Notre-Dame de Triors, rappelle les origines et les circonstances de l'événement, avant de tracer les grandes orientations qui devraient être celles de ce nouveau mouvement liturgique, dont l'émergence apparaît comme indispensable pour que l'Eglise d'Occident retrouve le sens profond et originel de la prière liturgique. Nous reproduisons le texte de cette préface ici, illustrée de quelques images d'une liturgie solennelle de la Pentecôte telle que célébrée à l'abbaye de Fontgombault.



« L'idée des *Journées liturgiques de Fontgombault* a germé à l'occasion de divers entretiens avec le Cardinal Ratzinger. Sa pensée, ainsi que le montre bien son livre récent *L'Esprit de la liturgie*, tourne souvent autour de l'idée d'un nouveau Mouvement liturgique, ou plutôt, d'un nouveau souffle pour « redynamiser » ce Mouvement sur lequel on avait fondé légitimement tant d'espoirs. On ne refait pas l'histoire et les chances gâchées ne se retrouvent pas. Le gros chantier de la réforme liturgique a besoin de stabiliser ses accotements: c'est du simple bon sens, avant d'être sagesse. Les déceptions du proche passé, si cruelles qu'elles puissent paraître, ne sont pas uniquement négatives, elles donnent aussi une leçon positive sur l'avenir: le Mouvement liturgique ne saurait être repris que sur des bases assainies, en faisant toujours davantage confiance à la Providence toute spéciale qui gouverne la Prière de l'Eglise: seule l'Esprit Saint est habilité à lui faire dire en vérité *Abba-Père.est*

laborum.
Le Cardinal ne souhaitait pas un débat devant les foules: le cadre de Fontgombault d'ailleurs ne s'y prêtait pas. Aussi fallait-il sélectionner

un échantillon suffisamment représentatif de participants. En grande partie ce choix est dû au Cardinal lui-même. Il tenait à ce que les usagers des deux Missels romains de 1962 et de 1969 soient représentés à part égales. Ces *Journées* se sont déroulées du 22 au 24 juillet 2001. Le dimanche 22, le cardinal chanta la sainte Messe (Missel de 1962) et donna l'homélie. En début d'après-midi, , après l'accueil des participants par le Père abbé de Fontgombault, Dom Antoine Forgeot, ils commencèrent les travaux proprement dits. La réflexion devait être conduite en quatre directions, ce qui donna quatre séries d'interventions dédoublées (conférence magistrale, puis applications plus concrètes): théologie de la liturgie, aspects anthropologiques de la liturgie, rite romain ou rites romains (ou quelle place pour la diversité dans la liturgie romaine ?) et enfin les problèmes posés par la réforme liturgique et les leçons à tirer pour un nouveau Mouvement liturgique.



Ces diverses interventions ont été suivies de débats assez brefs, mais bien nourris. Un résumé de ceux-ci figure à la fin de cet ouvrage. Par ailleurs, trois laïcs sont intervenus, avant que le cardinal ne prononce la conférence de clôture. Puissions-nous y trouver lumière et courage pour oeuvrer humblement, chacun à sa place, dans le vaste champ de la Prière de l'Eglise.

Deux mots d'auteurs monastiques anciens me sont souvent revenus durant ces Journées: « *Si tu pries, tu es théologien, si tu es théologien, tu pries* » (saint Nil du Sinaï). « *Le moine* (entendez, le chrétien) *commence à prier vraiment, quand il commence à ignorer qu'il prie* » (saint Antoine le Grand). J'en rapproche le début de la 4e partie du livre du Cardinal: « *Le très grand don de la foi chrétienne est de nous avoir fait connaître le juste culte* ».

La *devotio moderna* (premier usage du mot moderne !) a consacré vers le XVe siècle un divorce entre liturgie et prière intérieure, livrant trop souvent cette dernière au risque de l'introspection, même si les écoles carmélitaine et ignatienne furent suscitées par la divine Providence pour diminuer ce danger. Dans le mouvement de pensée issu de Dom Guéranger et consacré par le Concile Vatican II (même si, hélas, un grand nombre de ses applications lui sont étrangères), la réflexion de ces Journées m'a paru s'orienter vers une *devotio postmoderna*, renouant avec la *devotio antiqua*, sans remettre en cause les apports de la théologie spirituelle du deuxième millénaire.



Il s'agit de réunir à nouveau la liturgie intérieure et celle de l'Eglise-Epouse, dans la ligne des Pères et sans faire l'impasse sur le Moyen-Age qui a su y être fidèle: saint Thomas d'Aquin et le Concile de Trente sont ici des repères irremplaçables, soulignait le Cardinal.

Le troisième millénaire doit redresser ce qui a été gauchi au millénaire précédent, et cela sans cette prétention d'*archéologisme réductrice*, dénoncée par *Mediator Dei*, et dont les ravages n'ont pas été minces. **L'unité avec l'Orient chrétien en particulier passe par cette réorientation de la liturgie latine**, appelée à mieux goûter ses sources

authentiques et à y être fidèle: on a trop confondu la noble simplicité avec des rites paupérisés.

Le vide de l'art sacré qui a suivi et l'absence d'intériorité masquant celle de la prière sont de graves symptômes qui appellent d'abord un cri vers Dieu afin que le don de la foi soit accordé abondamment aux âmes. Celle-ci rend docile à l'Esprit qui fait seul dire en vérité « *Abba-Père* ».

Dom Hervé Courau, O.S.B.



Une œuvre de laïcs au
service de l'Eglise

Cette revue est le résumé du travail du blog « Esprit de la liturgie », dont l'objectif est de faire redécouvrir la splendeur et la profondeur de la liturgie au plus grand nombre.